Document généré le 28 avr. 2024 19:59

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Livraison particulière

Francis Lagacé

Numéro 81, printemps 1999

Passages

URI : https://id.erudit.org/iderudit/13579ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lagacé, F. (1999). Livraison particulière. *Moebius*, (81), 73–77.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Francis Lagacé

Livraison particulière

«On aura beau m'envoyer faire des livraisons dans les villages aux noms les plus exotiques, moi, je connais le Québec comme le fond de ma poche!» assurait Alphonse à ses copains, essuyant la mousse de sa bière de son revers velu.

Les copains de travail, Albert, Sylvio et Florido, se moquaient joyeusement d'Alphonse en le traitant de chauffeur parfait et de géographe incompris. Pour les joyeux lurons, ce sacré Alphonse avait quasiment raison. Il connaissait la plupart des routes du Québec et aucune destination ne semblait l'étonner. Pour la compagnie, il transportait boulons, vis, écrous, clous, charnières, poignées, rondelles, armatures de métal, moustiquaires et autres éléments métalliques livrés en grande quantité pour les constructions imposantes comme les ponts, les immeubles, les grands entrepôts, etc.

Par exemple, qu'une école de Saint-Tharcisius ait commandé tous ses clous à VisMétal de Québec, il ne s'inquiétait pas de ce qu'on n'ait pas songé à commander à une ville plus proche, non. S'il s'extasiait devant le toponyme original, il cherchait calmement sur sa carte routière et trouvait le village, comme sur place il trouverait le hangar où la commission scolaire entendait garder le matériel dans l'attente du début de la construction. C'était les années 60; le Québec entier se couvrait de ponts et d'écoles. L'avenir était radieux, on ne regardait pas à la dépense, personne n'imaginait que le gouvernement se déferait de tous les employés qu'il recrutait à la pelle et les tavernes étaient encore réservées aux hommes, «aux vrais», disait Albert.

Tous les vendredis, c'était la fête des travailleurs pour le quatuor, devisant allègrement à la même table,

savourant la bière qui récompensait le travail ardu et entamait la paye à peine encaissée. Sylvio, à l'expédition, était le plus malin. L'œil vif, le sourire moqueur, il était toujours prêt à une bonne blague, dont Alphonse était la victime la plus fréquente, mais aussi la plus bienveillante. Albert, à l'entrepôt, était un peu jaloux de voir Alphonse partir tous les matins avec son camion pour faire une importante livraison et ne revenir que le soir, ou le lendemain si le client résidait en Gaspésie ou, même, en Abitibi. Il semblait ne pas y avoir de limites à la réputation de VisMétal tout comme personne ne s'inquiétait du coût de l'essence, alors une denrée bon marché, impérissable et inépuisable. Florido, à l'entretien, était un bon vivant, un peu sage, un peu énigmatique, plutôt normand, qui se tirait toujours d'affaire à coups de «p'têt ben qu'oui, p'têt ben qu'non».

Les quatre avaient été embauchés le même jour. Ils provenaient du même quartier et avaient terminé leur secondaire ensemble. Après avoir obtenu un emploi dans un projet d'amélioration des routes à la campagne, ils avaient décidé de reprendre le chemin de la ville où les attendaient leurs fiancées, sauf pour Alphonse qui, bizarrement, ne parlait jamais de femmes. Ils avaient vu ensemble, à la taverne, autour d'une Molson (plutôt de quatre), l'annonce de VisMétal, qui ouvrait ses portes et cherchait du personnel à tous les postes. Il n'y eut même pas d'entrevue et, l'après-midi même, chacun était à son ouvrage comme il en serait dans les huit années qui suivirent. Pas un jour de maladie, les quatre mousquetaires étaient fidèles, en santé, d'une humeur apparemment toujours excellente, et poinçonnaient rigoureusement. Alphonse remplissait ses fiches de livraison scrupuleusement, et la rencontre du vendredi à la taverne était sacrée même après le mariage des trois autres compères, cérémonies qui furent célébrées trois jours de suite: vendredi, samedi et dimanche pendant les vacances d'été, histoire d'assurer la présence de chacun aux épousailles de l'autre sans mêler les familles, de faire trois soirées de bombance, puis de permettre à tous un beau voyage de noces organisé aux chutes Niagara dans le même hôtel. Seul man-

quait Alphonse, qui avait préféré passer ses quinze jours de congé annuel chez sa tante Elmire à Baie-Saint-Paul.

Alphonse était fier de savoir conduire un camion. À la ferme, son oncle Gaudias, l'époux de la tante Elmire, l'avait initié à la conduite de son tracteur dès l'âge de neuf ans. Il pavoisait déjà au volant de sa Pontiac à quinze ans, puis de son vieux camion Fargo avec lequel il faisait les livraisons de foin aux acheteurs des environs. Dès qu'il eut obtenu son emploi chez Vis-Métal, Alphonse se mit à étudier la carte routière du Québec, car il était entendu que ce serait lui parmi les livreurs qui ferait le service hors la région de Québec. Plus tard, d'autres avaient dû se joindre à lui, mais il était considéré comme le plus fiable dans les trajets les plus incongrus.

Alphonse n'avait pas l'habitude de se vanter; il exprimait simplement ce qu'il savait et ce qu'il faisait. Il reconnaissait promptement et volontiers ses erreurs, et s'attendait en retour à ce qu'on n'exige pas de lui qu'il avoue s'être trompé lorsqu'il avait raison. Cela dérangeait d'autant plus Albert que ce dernier était un «obstineux». À la longue et nonobstant son affection amicale, il en vint à concevoir un peu de dépit devant Alphonse qui, d'après lui, «voulait toujours avoir raison».

Quant à Saint-Tharcisius, Alphonse avait trouvé le nom pittoresque. Il n'avait pas tardé à pointer l'endroit sur sa carte, car il s'était dit que ce devait être dans le Bas-Saint-Laurent ou en Gaspésie. Il y avait orienté ses recherches et découvert le village dans l'arrière-pays de Matane. La livraison effectuée, il avait dormi à Rimouski le jeudi soir et était revenu le lendemain. Florido avait émis, avec philosophie et amicale dérision, l'idée que certains avaient beau mentir sur l'éloignement de leur travail et qu'on ne savait pas bien quoi, ou qui surtout, les retenait deux jours loin de leur maison mère.

Le lundi suivant la livraison à Saint-Tharcisius, une commande fit sursauter Sylvio. Le village de Sainte-Agonie. Vraiment, on était en manque d'élus la journée où on avait baptisé la pauvre paroisse. Après en avoir

ri un coup à l'heure du lunch avec Albert, il retourna à son travail et prépara soigneusement le bon de livraison ainsi que la fiche à remplir qu'il réserva pour Alphonse. C'est alors que lui vint l'idée de jouer un bon tour à son compagnon livreur. Si on remplaçait le nom de Sainte-Agonie par un autre tout aussi farfelu? Que ferait-il? Trouverait-il le village fictif sur la carte? Après concertation avec Albert et Florido, il résolut de mettre le plan à exécution. Albert suggéra de remplacer le nom de Sainte-Agonie par un nom contraire: La Résurrection. Après tout, Alphonse avait bien parlé d'un étrange village appelé Esprit-Saint; aucun nom ne l'étonnerait. Le camarade camionneur se gratterait la tête, partirait sans parler pour ne pas avoir l'air d'ignorer où il doit aller, puis s'arrêterait quelque part assez loin de l'usine pour consulter sa carte. Ne trouvant rien, il reviendrait, et on se paierait une pinte de bon rire. Albert se régalait d'avance de voir Alphonse faire mine de savoir, puis être obligé de revenir pour avouer sa défaite devant La Résurrection.

* * *

Le mardi matin. «La Résurrection? Je sais où c'est, c'est dans le Bas-du-Fleuve.» Les trois compères ne peuvent retenir leur fou rire et doivent trouver un prétexte, inventer une histoire qu'ils se seraient racontée la veille. Alphonse part, un peu inquiet. «Oui, c'est dans le Bas-du-Fleuve, pense-t-il, mais où exactement?» Il consulte sa carte et trouve le petit village dans le Témiscouata, quelque part entre Saint-Eusèbe et Saint-Elzéar. Il s'y dirige avec entrain.

Il n'est pas midi qu'Alphonse se présente au magasin général de La Résurrection. «Qui est le cantonnier responsable de la construction du gros pont où je dois livrer tous ces boulons?» «C'est Ernest Bernier au coin de la route de traverse du rang 4.»

Quand Ernest Bernier voit arriver le camion, il se dit que quelqu'un s'est sûrement trompé. Le pont à réparer sur la rivière Bleue est en bois. Même en clous, on n'aurait pas besoin du dixième de la cargaison de

boulons qui vient d'arriver. Il y a erreur. «À moins que ce soit Roland Laferrière qui ait entrepris de marchander les boulons comme il marchande le bois, les chevaux et le sirop d'érable», opine le cantonnier en ajoutant «la bagosse», en pensée seulement, car avec ces gens de la ville, il ne faut pas être trop indiscret. «Vous le trouverez facilement, c'est la quatrième maison après le croche du rang 2.»

Pendant ce temps, à Québec, les trois quarts des mousquetaires dînent en silence, se demandant chacun ce qui a bien pu arriver à Alphonse. Pourquoi n'est-il pas revenu? «Il a dû en profiter pour aller voir sa maîtresse secrète, le temps de s'inventer une excuse pour son ignorance», finit par proposer Albert pendant que dodeline la tête de Florido.

Il est près d'une heure. Alphonse a faim. Le plus proche restaurant est à Cabano. On y va et on revient après dîner.

L'après-midi n'est pas plus fructueuse. Il faut attendre Laferrière qui est en train de marchander une terre à bois dans le rang 5. Impatient, Alphonse se fait indiquer la localisation de la fameuse terre et entreprend d'y diriger son camion.

* * *

Dans les pages du *Soleil* de mercredi: «**Camionneur trouvé mort** (De notre correspondant à Rivière-du-Loup) Le chauffeur au volant de son camion est tombé dans une rivière dont le pont de bois s'est effondré. Le petit village de La Résurrection se demande encore ce que faisait là le gros véhicule rempli de boulons et à qui le chargement était destiné.»

Le vendredi suivant, la bière n'avait plus le même goût.